

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 27

Artikel: Employés des chemins de fer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

écharpe verte. Il serpente dans les rues du village d'une façon fort pittoresque, c'est-à-dire que dans les contours très brusques et très nombreux qu'il décrit, on en aperçoit ça et là des fragments qui paraissent marcher en sens contraire, dans ce grand et beau village dont les habitations disparaissent sous les drapeaux et les guirlandes.

Mais nos prophètes de beau temps de tout à l'heure ne se sont guère montrés plus perspicaces que Cavin. L'immense cortège n'avait pas parcouru la moitié de son itinéraire qu'il était abondamment arrosé par une pluie battante et violemment chassée par le vent.

Malgré cela et malgré leur léger costume de cachemire blanc, les demoiselles de Bière n'ont pas abandonné un instant le cortège ; elles y ont gardé leur place jusqu'au bout, marquant le pas avec un petit air crâne qui faisait plaisir à voir.

Les toiles de la cantine, soulevées par le vent, laissaient entre elles de larges intervalles où la pluie s'en donnait à cœur joie. La déception se peint un moment sur de nombreux visages ; les assiettes se remplissent d'eau et le pain est joliment trempé. Exceptionnellement on réclame du pain sec.

Bref, on prend bravement place autour des tables ruisselantes. Sur la toiture, des ouvriers réparent les dégâts, tandis qu'au-dessous toutes les sommilières, munies de serviettes et d'éponges, jouent vigoureusement du bras.

Le potage arrive, chaud, excellent. Il réchauffe les convives. Quelques minutes s'écoulent, la pluie cesse, le bleu du ciel apparaît.

— Ah ! .. ah ! .. ah ! .. le soleil !

Tout est réparé, tout va pour le mieux !

Le dîner et le service sont irréprochables, et la gaité ne tarde pas à tenir complètement la partie.

Vous parlerai-je maintenant des discours prononcés au banquet, tous très chauds, très enthousiastes, très patriotes, mais dont nos confrères nous ont déjà servi le compte-rendu ?... Nous croyons qu'il est trop tard pour y revenir.

Qu'il nous suffise de dire en terminant que cette fête d'inauguration a été admirablement organisée et réussie, digne, en un mot, d'une des lignes les plus intéressantes de notre Suisse romande.

L. M.

Employés des chemins de fer.

Nous avons toujours remarqué combien sont complaisants et polis nos employés de chemins de fer, lorsque nous sommes dans le cas de leur demander quelques renseignements. S'ils se fâchent

ou manifestent de l'humeur, ce n'est qu'avec des gens qui ne veulent pas entendre raison et qui le méritent. — Il faut les envoyer en Angleterre ceux-là.

« A Londres, nous dit le *Petit Parisien*, il ne faut pas songer à demander un renseignement aux employés du chemin de fer. Ils ne vous répondent même pas : ils ne sont pas là pour vous donner des renseignements, ils sont là pour faire strictement leur service, et pas autre chose.

» Les agents n'indiquent aucune direction aux voyageurs, ils ne daignent pas s'occuper d'eux ; ils les considèrent comme un troupeau humain qu'ils charrient, et n'ont nul souci de leur éviter des erreurs.

» Il faut, quand on circule sur le Métropolitain, avoir sans cesse l'oreille et les yeux aux aguets et on n'a qu'à se fier aux inscriptions qui sont seules chargées de vous donner les avis nécessaires.

» Les trains ne s'arrêtent littéralement qu'un instant aux stations : par là, il est impossible aux personnes âgées de se servir de ce moyen de transport. Il ne viendrait à l'idée d'aucun employé de les aider à descendre. Chacun pour soi !

» Le train, après cette halte d'une seconde, repart alors que les portières sont encore ouvertes. Les « guards » les ferment à la volée.

» Le chemin de fer métropolitain de Londres est d'une remarquable hardiesse de construction. Les difficultés, qui étaient grandes, ont été surmontées avec un art audacieux dont on est frappé. Mais on ne s'est pas préoccupé, il est vrai, du confort des voyageurs, qui pendant le parcours sont aussi mal que possible.

» On n'a pu rendre l'air de ces perpétuels tunnels respirable, et malgré les ventilateurs, l'atmosphère est, vraiment, sur certains points, intolérable.

» Ce détail, qui est pourtant capital, semble assez indifférent aux Compagnies. Elles ne forcent personne à monter, n'est-ce pas ? et on sait à quoi l'on s'expose. Tel paraît être leur raisonnement.

» Dans leur contrat avec le public, elles ne se sont engagées qu'à le transporter, avec quelque sécurité, d'un point à un autre. Le reste ne les regarde pas ! »

A la campagne.

Un de nos abonnés du canton de Neuchâtel nous envoie les lignes suivantes :

Paysan, la nuit s'achève,
L'alouette va s'éveiller;
Avant que l'aube se lève,
Aux champs il faut aller!

C'est en effet avant l'aube que les faucheurs se rendent aux champs. La cou-

tume, dans nos villages neuchâtelois, est que les cloches, à 3 heures, leur servent de réveille-matin ; lorsque leur voix se fait entendre, il faut quitter vivement le lit, où il fait si bon reposer son corps fatigué, et, la faux sur l'épaule, s'en aller vers les prés où règnent encore les ombres de la nuit.

Alors une exécution commence : les marguerites blanches, réveillées brusquement par la lame tranchante, se penchent vers les fleurs d'espargette et elles exhalent ensemble leur dernier parfum, couchées sur les andains d'herbe humide.

Pendant quelque temps le bruit des faux se fait seul entendre dans le silence du matin ; mais bientôt le soleil se lève, les faucheurs se mettent à causer entr'eux et même à dire un bout de chanson où à siffler, en retournant au bout du champ commencer un nouvel audain.

Les oiseaux qui ne veulent pas rester en arrière se mettent de la partie.

Bientôt apparaissent, ici une femme, là un enfant, chargés du déjeuner. L'heure de l'arrivée de ce premier repas est généralement remarquée ; elle permet de juger de la diligence des matresses de maison.

La plus matinale obtient une première mention ; tandis que celle dont le déjeuner arrive en retard n'obtient qu'une mauvaise note.

Le repas est vite expédié.

Derrière les faucheurs, les faneuses avec leurs fourches agiles soulèvent les andains d'herbe et de fleurs et les étendent au soleil.

Puis la chaleur augmente ; la sueur perle sur le front des travailleurs qui, d'un pré à l'autre, échangent de temps en temps quelques propos avec les voisins :

— Il fait toujours bon chaud aujourd'hui.

— Oh ! oui, mais il me semble que c'est encore pire que hier.

— En effet.... Ne pensez-vous pas qu'à près cette chaleur nous aurons de l'orage ?...

— Ah ! ça ne m'étonnerait pas, le temps est lourd. Pourvu, au moins, si on a quelque chose, que ce ne soit pas de la grêle !

Le foin s'étend, se retourne, s'entasse en meules, puis, derrière les bœufs au pas lent, entre dans les granges en formidables charretées.

Et le soir, heureux de son grand labour, le paysan s'endort en pensant à demain et à l'heure prochaine où la cloche l'éveillera en lui répétant :

Paysan, la nuit s'achève,
L'alouette va s'éveiller;
Avant que l'aube se lève,
Aux champs il faut aller!